

J'attendais un miracle

Véronique Nguyen-Duy

Number 121, Spring 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/55979ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Nguyen-Duy, V. (2001). J'attendais un miracle. *Québec français*, (121), 98–99.

VÉRONIQUE NGUYỄN DUY

J'attendais un miracle

Ces derniers temps, le phénomène des *reality shows* retient l'attention de tous les médias qui se respectent. Pas une publication, pas une tribune radiophonique et pas une émission d'affaires publiques qui n'ait abordé cette question. Comme c'est souvent le cas lorsqu'on a affaire à de tels sujets, le débat est artificiellement gonflé et polarisé par des stratégies médiatiques en mal de polémique. D'une part, la très grande majorité des commentateurs et autres experts s'entend pour déplorer le voyeurisme et le sensationnalisme des *reality shows* qui, dans leur amalgame mâtiné de visées commerciales, confinent au mauvais goût sinon à la bêtise. D'autre part, une minorité, souvent mais pas exclusivement constituée de jeunes, applaudit la nouveauté et même la vérité de ces émissions, adoptant en cela une position provocatrice et spectaculaire qui ne peut qu'évoquer le genre qu'ils défont.

La valeur des *reality shows* n'est pas l'objet de mon propos puisque ma réflexion se situe en amont. En effet, avant même de me demander ce que valent ces émissions, je crois qu'il faudrait réfléchir à leurs traits caractéristiques. Pas facile en effet de définir ce que l'on entend exactement par *reality show*. Comme tout le monde, je pense tout de suite à l'émission *Survivor*, qui a fait couler beaucoup d'encre et de salive et qui n'est déclassée, au palmarès des cotes d'écoute, que par le *Superbowl*. Il faut dire que la formule est gagnante. Prenez une poignée d'heureux élus en mal de sensations fortes, abandonnez-les en un quelconque lieu aussi hostile qu'exotique (une île déserte fait très bien l'affaire) avec pour mission de survivre à toutes sortes de calamités (soif, faim, chaleur tropicale, froid sibérien, fourmis rouges, rhinocéros et autres bestioles avides de chair humaine). Si, d'aventure, personne ne meurt avant la fin

de l'épisode, le groupe de valeureux concurrents sans scrupules se charge alors de la « job de bras » et congédie froidement un des candidats au plus grand plaisir des téléspectateurs. Quelques semaines plus tard, l'unique survivant – d'où le titre de l'émission – se voit alors gratifié d'un prix fabuleux lui permettant de s'exiler sur une autre île déserte jusqu'à la fin de ses jours. Car il faut bien le dire, le seul spectacle de l'ingéniosité – pour ne pas dire de la misère – humaine ne suffit pas. Il faut une carotte au bout du bâton, et suffisamment grosse pour être à même de nourrir à la fois la motivation des participants et l'intérêt des téléspectateurs gavés de télévision.

Mais pour trouver d'autres exemples de *reality shows* que *Survivor* et ses clones en devenir, il faut déjà se creuser les méninges. Toujours chez notre voisin américain, on pourrait aussi considérer l'émission *Who Wants to Marry a Multi-Millionaire?* dans laquelle des jeunes femmes, toutes plus séduisantes les unes que les autres, déploient leurs charmes devant un riche célibataire. Lorsque monsieur a enfin porté son dévolu sur l'une ou l'autre de ces charmantes nymphes, le couple médiatique a convolé entre le dernier bloc d'annonces publicitaires et le début du bulletin de 22h00. Malheureusement pour madame, une fois le show terminé, monsieur s'est avéré fauché comme les blés. Réalité oblige, madame a demandé le divorce et a aussi intenté des poursuites judiciaires contre le producteur de l'émission.

Dans les deux exemples de *reality shows* mentionnés, il est clair que le show prend le pas sur la réalité. Le concept fondateur serait donc ici de placer monsieur et madame tout-le-monde dans des situations extraordinaires. Le rêve américain poussé à son extrême. Vous l'ignoriez mais derrière les lunettes à double foyer de votre voisin se cache non plus un président

– c'est trop banal, même Junior Bush peut en faire autant – mais un véritable Indiana Jones. Dans cette mesure, les *reality shows* ne seraient alors qu'une version télévisée et grand public du fameux *The Girl Next Door* qui a fait la fortune de plusieurs publications pornographiques. Et comme c'est le cas dans tout *Playboy* qui se respecte, la réalité dont il est ici question est savamment maquillée, mise en scène et captée sous son angle le plus flatteur. Les participants sont soigneusement triés sur le volet, le décor est exotique à souhait et seuls les moments forts sont retenus au montage. Au Québec, on appelle ça un jeu, pensons à *Fort Boyard*; aux États-Unis, où le jeu n'en est plus un tellement il est poussé à son extrême, c'est un *reality show*.



Mais lorsqu'on pense aux *reality shows* il y a aussi ces *reality soaps* qui, loin de boudier la réalité quotidienne, en font le sujet même de l'émission. C'est le cas par exemple des émissions *Pignon sur rue* et *Une famille comme les autres* qui filment – d'un regard voyeur qu'on dit parfois anthropologique – le quotidien de quelques individus. On les voit manger, faire le ménage, parler au téléphone, discuter, rire, pleurer et on laisse à *The Girl Next Door* le soin d'exposer ce que l'on garde encore privé. Ces dernières années, un nombre grandissant



d'initiatives inspirées de ces *reality soaps* ont été lancées sur Internet par des jeunes débrouillards mais désargentés – on pense entre autres au site *Lofters*. Donc, la formule séduit et se répand. Il faut avouer qu'il est aisé de s'identifier aux protagonistes de ces émissions, de les trouver attachants et de se prendre au jeu de la spéculation concernant tel ou tel aspect de leur vie.

La question est alors de savoir si l'on peut vraiment considérer que *Survivor* et *Une famille comme les autres* sont des émissions qui appartiennent au même genre ? Dans les deux cas, on prétend rendre compte de la réalité ; dans les deux cas, on parle de *reality show*. Demeure que c'est fichtrement plus banal de passer trois minutes à regarder quelqu'un se faire cuire un œuf que de passer trois minutes à regarder quelqu'un combattre un alligator. Mais ce qui distingue vraiment ces deux émissions ce n'est pas tant que la réalité dépeinte soit différente, bien qu'il y ait un monde – ou à tout le moins une poule – entre l'œuf et l'alligator. La différence fondamentale entre les émissions *Survivor* et *Une famille comme les autres* tient au rapport qu'elles établissent avec cette fameuse réalité.

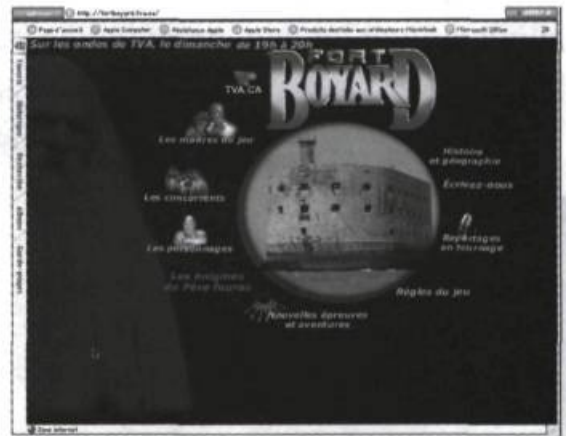
Dans un cas, *Survivor*, la réalité est magnifiée jusqu'à n'être qu'un prétexte. Le fait que ces individus soient véritablement plongés dans un marécage infesté d'alligators, bien que capital dans la mise en place du contrat de lecture, est ensuite relégué au second plan. Nous savons qu'ils ont véritablement vécu les épreuves que nous les voyons traverser mais cela n'a, somme toute, qu'une importance relative en regard de l'intérêt suscitée par les événements qui se déroulent à l'écran. Dans ce type d'émissions, le sens est dans l'action qui, elle, est tournée vers une finalité : gagner le gros lot.

Dans l'émission *Une famille comme les autres* par contre, très peu d'action et aucune finalité. Ici, la réalité quotidienne est célébrée jusqu'à toucher – dans le meilleur des cas s'entend – à une certaine poésie. À preuve, pas un auteur de téléroman – le genre réaliste et familier par excellence – n'oserait consacrer cinq minutes à la préparation d'un pâté chinois – pas même Claude Meunier. Pourtant, dans *Une famille comme les autres*, ça s'est fait ; « pour montrer que chaque famille a son rythme » comme le disait si joliment le papa-cuistot. Avec ce type d'émissions donc, le téléspectateur ne peut oublier que les événements présentés sont réels car ils n'ont d'autre raison d'être. Leur sens tient à leurs seules réalité et vérité.

On peut alors se demander ce que l'on entend par *reality show*. Du surréalisme de *Survivor* à l'hyperréalisme de *Une famille comme les autres* en passant, selon certains, par ces forums axés autour de la participa-

tion de quidams comme ceux d'Oprah Winfrey ou de Claire Lamarche, un nombre grandissant d'émissions sont regroupées sous ce vocable. À ce compte, pourquoi ne pas considérer que l'information est un *reality show* – ce qui n'est pas si faux d'ailleurs ? Comme le disait fort à propos une des intervenantes dans un *Droit de parole* consacré au sujet : « Si on filmait le procès de Dave Hilton, est-ce que ce serait de l'information ou un *reality show* ? ».

Cette perçée de la réalité dans la catégorisation des genres et la confusion qui l'accompagne est peut-être un signe des temps, un juste retour du pendule. Après avoir vu de la fiction partout, chassé la moindre parcelle de mise en scène et soupçonné tous les genres télévisuels de nous raconter des histoires, peut-être sommes-nous désormais enclins à considérer les choses à travers le prisme de la réalité. Au tout-fiction succéderait alors le tout-réel ; simple question de point de vue. L'essentiel n'est de toute façon ni dans l'un ni dans l'autre. L'essentiel est dans le spectacle, soit-il celui de la réalité. *The (reality) show must go on !*




Quand tu es tombé sur l'autoroute,
que tu es allongé sous la pluie
et qu'ils te demandent comment ça va,
tu dis bien sûr que tu ne peux pas te plaindre
si on te presse pour avoir des renseignements
tu as intérêt à faire l'imbécile :
Tu n'as qu'à dire que tu attends
qu'un miracle arrive.

(Leonard Cohen, *J'attendais un miracle*)

NOTE


1. American Press (2000). *Nielsens* : "Survivor" wins summer ratings, <http://www.cnn.com>.

Des classiques d'aujourd'hui




Agénoir, Agénoir, Agénoir et Agénoir
François Barcelo
TYPO III


Nouvelle édition
16,95 \$



François Barcelo



Sylvain Trudel



Le Souffle de l'harmattan
Sylvain Trudel
TYPO III

Édition définitive
11,95 \$



TYPO III
www.edtypo.com